

RENÉE MASSON

LA VOIX DU
RESSAC

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042519780

Dépôt légal : novembre 2025

Prélude

Sous le ciel immobile, le rivage se gonfle et se rétracte. Franges de silence striées du soupir régulier, du chuchotement indifférent. Signaux alternatifs sur la surface lisse. Le peigne passe longuement dans le bleu. Dans ce silence à peine entamé un air naît, s'étire, retient encore en cet instant limpide tous les fils de l'histoire, toutes les images qui vont se lever, fantômes nonchalants, encore enroulés sur eux-mêmes, lents fantômes de moments brûlants, lents fantômes qui en se déroulant en morcelleront la densité, en éparpillent et dissoudront la brûlure dans le paysage. Cet air naît dans le bref répit qui suit le bruissement du ressac, il s'affirme à travers le rythme syncopé, systole et diastole, du distique marin dont le deuxième vers se tait et laisse suspendue l'interrogation du premier. La non-réponse appelle un nouvel élan, qui lui-même amorce la courbe le conduisant au silence, et la mélodie se maintient en naissance perpétuelle. Reste un mouvement constant de va-et-vient qui n'interroge ni ne répond, mais berce seulement.

Les vagues éclaboussent celle qui écrit au bord de l'eau. Elles s'écrasent en ce murmure sans cesse repris, sans cesse à bout de souffle, qui laisse se lever à intervalles réguliers une marge muette plus ou moins brève, l'illusion d'une possible échappée. Chant indifférent et doux, chant de l'inéluctable, témoignage d'une histoire élémentaire, sempiternelle, peut-être d'une simple et aveugle obéissance à ce que chuchoteraient les vagues, dans l'alternance du recul du sable et de celui de l'eau. Les langues de sable s'allongent, insistent, scintillent, les oiseaux poursuivent de leurs pas pressés l'eau qui se retire, mais déjà elle revient, les oiseaux reculent, les langues de sable se résorbent et font place au nouvel assaut.

La femme aligne les mots, la plume monte et descend, elle avance sur la page jusqu'à son extrémité et y disparaît pour renaître en dessous, après le blanc, l'intervalle qui resurgit régulièrement ; sans presque s'interrompre la femme elle aussi aligne ses variations, une seule lettre, interminablement reprise et modifiée, une missive qui se sait sans réponse, pour cerner l'histoire individuelle, l'encadrer, lui donner un semblant de tenue, de sens, de forme, la dérober à l'alternance déroutante dans laquelle elle se trouve prise, et substituer à la soumission forcée aux événements le défi d'une affirmation, ne serait-ce que celle d'une reconnaissance, d'une allégeance au destin. La lettre à l'amant reprend à son compte l'énigme du distique, l'ébauche interrompue, pour l'appeler loi faute d'autre nom, faute de la réponse, de la moindre explication. Une loi que signalerait la simplicité même d'une ligne de partage unique entre eau et sable, la répétition obligée d'une poursuite qui s'inverse. Loi sans compromis possible, sable aride face au sel brûlant, vagues puissantes et sans merci, horizon lisse sous un ciel sans nuances. Implacable, mais nonchalante, nous berçant d'un murmure serein et indifférent, nous recevant dans ce souffle dont nous n'entendons que l'expiration. Loi qui, pour être perçue, aura demandé le passage par le feu, la calcination dans l'enlacement le plus étroit de la passion – porte verrouillée, rideaux tirés – car celle-ci nous projette dans l'absence et le manque et nous rend disponibles et vulnérables à l'espace infini.

Chapitre 1

Flux

Tu ouvres la porte. C'est la première fois. Je t'ai apporté quelques brins d'alyse, de menthe et de jasmin, dérobés ici et là aux jardins que j'ai longés pour venir, par un détour calculé pour différer le moment de sonner. Tu les prends, tu souris. Mais ton regard est ailleurs, sur moi. Je l'esquive, je maintiens la distance, et nous allons nous asseoir à la petite table de l'entrée, celle où tu accueilles tes invités. Nous commençons poliment – une tasse de café, propos anodins pour s'apprivoiser, pour entrer en douceur dans ce qui va venir, passer le seuil de l'attente qui a commencé dès la veille, qui m'a tenue en alerte toute la nuit, qui t'habite depuis ce matin en te rappelant d'autres attentes passées, d'autres femmes sans doute. Nous restons encore un peu, dans cette anti-chambre, en cet instant suspendu où rien ne semble engagé, nous retardons le geste qui nous précipitera dans un présent sans échappée. Si proches pourtant, côte à côte, livrés l'un à l'autre déjà dans l'hypnose de nos énergies ramassées, nos regards se frôlant par fulgurations dérobées, sans s'affronter, nos ombres s'intersectant, ces ombres qui nous précèdent, ce noir rayonnement de nos corps préludant à leur mêlée ; nous demeurons ainsi, nous prolongeons la danse, presque immobiles.

Tu te lèves. Tu prends ma main. Tu ouvres la porte de ta chambre. Encore tendus tous les deux, étrangers. Étonnés de ce dénouement subi après l'interminable attente, le long tremblement préparatoire qui suivit notre première rencontre ; immobilité de part et d'autre, moi vous guettant, vous observant, vous écoutant parler, parler sans cesse, assis à

côté de moi, à des tables, dehors, dedans, votre visage se rapprochant du mien parfois, votre corps tout près quand nous nous levions, dangereusement près dans l'escalier désert où nous nous engagions ; moi me retenant, vous faisant passer le premier pour que nous ne soyons plus côte à côte, puis laissant s'écouler des semaines entières avant d'aller à un autre de ces rendez-vous donnés dans un parc ou à l'étage d'un café, pour parler, seulement parler. Laisant s'écouler et grossir le temps, jusqu'au rêve qui me révéla dans toute sa force invivable un désir encore jamais connu, seulement constaté auparavant, de manière exceptionnelle et mémorable, chez d'autres femmes, et qui comme elles m'a jetée et maintenue chaque jour de longs moments sur un lit, à plat ventre, la tête contre le drap. Et à partir de là une autre attente, plus difficile, plus précise, une impatience à freiner continuellement, des lettres non envoyées, des débuts de lettres froissés, des plans jamais menés à exécution, avortés par mon ignorance de votre vie intime, par votre passivité surtout, votre persistance à prolonger la situation, puis par ce que j'apprends peu à peu de vous et de cette autre femme. Finalement le désir trop fort, l'alternative des deux abîmes : choisir entre ne plus vous voir ou oser. Et ce dernier rendez-vous, il y a deux jours, alors que vous vous prépariez à partir pour tout l'été. Nous marchions et nous parlions. L'heure approchait de se quitter. J'ai laissé passer chaque occasion, chaque minute, puis ma voix s'est nouée et je me suis tue, de peur que ne parle pour moi cette voix dépossédée de ses mots, qu'elle ne me dénonce sans mon accord, sans que je puisse me justifier. Et c'est au dernier moment, alors que nous allions nous séparer, que muette et paralysée par l'imminence de deux injonctions contraires, dire ce qu'il faut taire, je ne pouvais plus même faire un pas, c'est alors que vous m'avez tendu les bras, répondant au désarroi lisible dans mes yeux, sinon il aurait fallu les fermer, autre aveu.

Tu me tiens contre toi dans la chambre. Murmures des paroles. M'enserres doucement de tes mots, de tes anneaux, des mots que reprennent et continuent tes caresses. Tu tisses une allée de mots et de caresses jusqu'à cette partie de moi

toujours enclose, cette source encore défendue. Tu glisses de toi à moi, tu t'insinues, tu tentes de me diviser. Tu me déshabilles lentement. Dégrafes le soutien-gorge, le passes par l'ouverture d'une manche du chemisier. Enlèves mes habits un par un. J'ôte ma montre, je vais la poser sur l'étagère. Tu me regardes, nue, de dos, je sens ton regard qui ne bouge plus sur moi, mes gestes en sont engourdis, ton regard me tient, me fixe dans cette position, dans cette vision que tu veux garder de fesses charnues jamais possédées. Tu t'avances. Tu m'emmènes près du lit et c'est moi qui t'y entraîne, corps contre corps. Puis je me laisse faire. Je ne suis pas engagée, le désir s'est tu, ébahi d'en être parvenu là après tant d'attente, de devoir se réaliser bientôt déjà, désir tu, tué. J'attends la grande différence qu'il m'avait promise. Comment la tiendrez-vous, cette promesse imaginée, comment vous y prendrez-vous pour justifier sa certitude, vous, homme inconnu, jamais rencontré encore dans ces circonstances intimes, vous qui bougez en moi sans heurts, matrimonialement, qui jouissez déjà en cette femme frappée d'étonnement, muette d'une discrète terreur de devoir assister en cet instant même à la rencontre des parallèles, mon désir et votre existence autonome, dissociée, de devoir à l'instant constater l'impossible rencontre ? Mais tu me retournes, tu dis que tu aimes les fesses, tu me prends ainsi, allongée, puis tu me tournes à nouveau, face à toi cette fois, et tu parles, mes jambes autour de toi, tu commences un discours jamais vraiment interrompu depuis, de mots jetés seuls, de segments de phrases tantôt bien distincts, tantôt chuchotés, à peine lâchés, inaudibles, comme dits pour toi-même, de séquences tues plus ou moins prolongées, un discours mal détaché du silence, des gestes, de tout ce qu'il veut attiser, de l'urgence qu'il a pour mission d'exacerber. Tu dis mon visage, ma jouissance, en même temps que l'organe qui te fascine et te caresse sans le savoir, tu dis mes traits tordus, et sous tes mots mon visage se déforme et ma jouissance commence ; tu renoues ensemble les deux pans, le vous et le tu, le tu imaginé dans le vous désiré, le monde des gestes et celui des images. C'est de tes paroles que je jouis d'abord, ce sont elles qui te rendent

en cet instant à mon désir d'hier et le font renaître, qui me lient et me livrent à toi, de sorte que je ne pourrai plus m'en dédire. Nous allons nous bercer, nous faire sombrer, nous ensauvager. Sans cesse, tu diras ta jouissance de me voir tour à tour submergée et émergente. Penchée sur toi, j'essaierai de distinguer tes yeux, réduits à une simple ligne, cachés, enfoncés, dérobés par les paupières et les petites fissures tout autour, petites îles recouvertes, noyées, scintillantes quand l'écume les découvre.

Nous nous quitterons simplement, pour plusieurs mois. Pendant plusieurs mois le balcon désert ; les fenêtres aveugles ; la porte scellée. La houle des herbes folles derrière l'immeuble, seul mouvement d'un monde arrêté. Une fenêtre est restée entrouverte, par laquelle pourraient entrer le vent, les oiseaux, la neige, les marées, par laquelle s'infiltrer la brume, effaçant les contours des meubles, le tracé des pièces, toute mémoire de ton existence, de mon passage, de nos enchevêtrements. Absence opaque, sans repères. Amnésie. Cette amnésie pendant plusieurs mois.

Mais ce matin, pour la deuxième fois, je prends le pont qui passe au-dessus du parc. Je monte la rue qui serpente, déserte sous le soleil frais. Chaque seconde, chaque pas éclate dans l'air neuf. J'arrive chez vous, à la porte. Il y a cette infime attente entre le geste de sonner et le moment où vous allez ouvrir. En cet instant de parenthèse je pourrais encore prévenir ce qui va arriver, je pourrais partir, ou me cacher, assister, le temps de la porte tenue ouverte, à votre surprise et votre déception. Je pourrais rester là, entre le mur de l'immeuble et le terrain en friche qui le borde, et vous donner à mesurer pendant quelques heures ce qui n'a pas lieu, à percevoir le vide et le silence autour de vous, vide et silence qui m'entoureraient pareillement. La tentation toujours présente de ne pas accomplir, de sauter l'intervalle qui mènera de toute façon au même effacement dans l'indifférence des lieux.